



Syria
Archéologie, art et histoire

87 | 2010
Varia

Peter A. MIGLUS & Eva STROMMINGER, *Tall Bi'a Tuttul - VII, Der Palast A*

Jean-Claude Margueron



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/751>
DOI : 10.4000/syria.751
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010
Pagination : 370-373
ISBN : 9782351591697
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Jean-Claude Margueron, « Peter A. MIGLUS & Eva STROMMINGER, *Tall Bi'a Tuttul - VII, Der Palast A* », *Syria* [En ligne], 87 | 2010, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/751> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.751>

© Presses IFPO

Peter A. MIGLUS & Eva STROMMINGER, *Tall Bi'a Tuttul - VII, Der Palast A (Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Deutschen Orient-Gesellschaft - WVDOG, 114)*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2007, 93 p., 90 pl., 7 pl. h. t., un CD-ROM, ISBN : 978-3-447-05579-6.

Voici une publication qui était attendue. Depuis que E. Strommenger avait engagé l'exploration de Tell Bi'a en 1980, des rapports préliminaires étaient régulièrement venus rendre compte de l'avancement des travaux dans les *MDOG*. Le site exploré ayant été identifié avec la ville de Tuttul sur le Balikh, bien connue par la documentation écrite tirée du Tell Hariri, c'est un éclairage complémentaire et bien souvent nouveau qui a été projeté par cette fouille sur le domaine révélé par la découverte de Mari durant le demi-siècle précédent. Déjà des publications définitives — dont voici la 5^e livraison — avaient donné l'état de certaines documentations recueillies sur ce site qui, parce qu'il est placé à la confluence du Balikh et de l'Euphrate, a occupé dans l'Antiquité un emplacement clé le long de la route de l'Euphrate. Parmi toutes les découvertes, celle de ce palais A (chantier F) a très tôt attiré l'attention des spécialistes parce que certains de ses traits obligeaient à regarder du côté de Mari.

Le contenu de l'ouvrage est présenté dans sept chapitres. Après le chap. I (p. 1-2) une courte introduction pour guider le lecteur, le chap. II (p. 3-15), rappelle l'histoire de l'exploration, présente, de façon rapide, le palais A dans ses différentes parties et caractéristiques techniques (fondations, murs, sols...), amorce indirectement une organisation des circulations par l'étude des portes, de l'emplacement des crapaudines et d'un escalier et expose les installations fixes retrouvées (banquettes, podium, bassins, tannur...); en présentant ensuite la documentation graphique de l'ensemble, l'ouvrage définit son organisation et dresse une esquisse de l'histoire du bâtiment à l'aide des sources écrites, des sceaux et des empreintes de sceau. Observons que ce chapitre, consacré en particulier à une synthèse sur le plan technique, est très curieusement placé avant la description des données qui forment sa matière. On ne voit pas très bien la raison de cette inversion apparente de la logique.

Le chap. III (p. 16-66) forme le corps principal de cette publication, dans une optique résolument descriptive. Chacun des espaces constituant le palais est étudié en détail avec toutes les caractéristiques techniques (métriques, conservation...), les installations fixes, les canalisations, les puisards, les tannurs, les banquettes... et tous les objets qui y ont été retrouvés. La description englobe les espaces extérieurs du palais.

Le chap. IV (p. 67-75) cherche à situer l'édifice de Tuttul au sein de la série constituée par les grandes

résidences et les palais de cette époque. Sont ainsi passés en revue le pseudo « palais Nord » de Tell Asmar, le complexe des « Akkadian Foundations » de Kafajé (Tuttub), le palais d'Eshnunna associé au temple dit, à l'époque, « de Gimil-Sin », le complexe officiel du palais de Larsa, celui du Grand Palais Royal et celui du Palais Oriental de Mari, l'édifice palatial du niveau VII d'Alalakh, deux des grandes résidences de Larsa, l'unité définie par A. Parrot comme étant celle des appartements royaux du palais de Mari, une unité morphologiquement voisine du palais de Sinkashid à Uruk et les fondations d'une unité de même plan du « Southern Building » à Eshnunna. D'autres sites sont mentionnés mais sans que les plans en soient reproduits.

Le chap. V propose une reconstruction virtuelle du palais A (p. 76-78) reproduite aux pl. 88-90. Le chap. VI est consacré à la bibliographie portant autant sur Tuttul dans son ensemble que sur le palais A, tandis que le dernier chapitre (VII) est un index des illustrations (pl. et h. t.) très largement commentées.

L'illustration est rassemblée dans 90 planches et 7 plans h. t. reproduits de façon heureuse au 1/150. Les six premières planches sont consacrées au plan du site et à une série de schémas concernant l'architecture qui malheureusement ne sont pas présentés selon une échelle exacte (10 m pour 3,2 cm !) ce qui ne facilite pas les prises de mesures. Les planches 7-25 sont occupées par la documentation photographique d'excellente qualité : vues du chantier, détails des installations et quelques objets. La documentation concernant chacun des espaces fouillés représenté par des plans schématiques très clairs est réunie avec le matériel mis au jour dans le même lieu, dans les planches 26 à 87. L'ordre de présentation correspond à celui du chap. III. C'est une très bonne façon de présenter l'ensemble que forment une unité architecturale élémentaire (la pièce) et le matériel qui y a été recueilli.

Disons-le très simplement : le contenu de ce rapport fournit une documentation extrêmement précise et précieuse telle que l'archéologie allemande a l'habitude d'en produire. Meticulosité de la fouille, précision des observations et (dans l'ensemble, mais pas toujours) fidélité de la transcription de la fouille dans la documentation graphique en sont les qualités dominantes, tant qu'il s'agit de l'opération de fouille ou du rapport technique de ce qui a été réalisé et observé. Il y a là un modèle qui peut servir de référence. Mais l'interprétation qui fait l'objet du chap. IV laisse plus que songeur. C'est sur cet aspect

de la publication qu'il me faut faire des commentaires, car je ne peux suivre les auteurs sur le terrain où il ont voulu nous entraîner en particulier dans ce chap. IV, mais aussi dans la vision d'ensemble qu'ils proposent de cet édifice.

Voyons d'abord quelques traits de l'analyse architecturale présentée par les fouilleurs. Car, avant d'aborder la question de l'interprétation, il me faut attirer l'attention sur deux ou trois questions concernant l'architecture elle-même, sa nature et sa relation avec le site.

Tout d'abord les fouilleurs ont pratiquement ignoré les fondations. Certes, ils y consacrent un paragraphe (p. 5), mais la documentation graphique n'en fait pratiquement pas état : aucun élément n'apparaît sur les plans, ni dans les coupes (h. t. 2) où la base de l'édifice passe par le premier sol repéré comme si les murs du palais étaient installés « à cru », c'est-à-dire directement sur le sol du tell selon l'expression des spécialistes. Or les auteurs, en donnant à la pl. 87 trois coupes incomplètes, attestent de leur présence ; mais ils en parlent de curieuse façon (p. 5), comme si les murs ne suivaient pas exactement le tracé des fondations ! Ce qui est évidemment tellement étonnant que l'on peut s'interroger sur ce que représente cette situation, que l'on ne peut vérifier sur aucun relevé.

Par ailleurs, il faut souligner la nature des fondations de cet édifice : les fouilleurs indiquent qu'une tranchée était aménagée, remplie d'une terre originellement sortie de la tranchée, puis réenfouie ! On ne voit guère l'intérêt d'une telle opération. Je voudrais signaler qu'à Mari, des tranchées remplies d'une terre très argileuse et stabilisante ont formé les fondations remarquables pour les grands murs porteurs du Grand Palais Royal ; elles ont été repérées dès 1965 sous le mur sud de la cour 131 puis à partir des fouilles de 1980 sous les murs est et ouest de la salle 116, enfin sous les murs nord et sud de la salle du trône 65. La technique était d'une parfaite efficacité car, malgré l'énorme massivité des murs de cette salle du trône — hauts de 12 m et épais de 4 m, soit une pression d'une vingtaine de tonne par m², c'est-à-dire 2 000 t sur l'ensemble de l'emprise au sol de l'un des murs longitudinaux de la salle du trône — on a pu observer que les assises n'avaient subi aucun fléchissement : les fondations avaient donc parfaitement rempli leur rôle. Par ailleurs je suis très étonné que les fouilleurs indiquent comme matériau retrouvé dans les tranchées de fondation parfois de la terre battue ou du pisé (apparence possible, quoique imprécise, concernant le comblement), ailleurs (p. 5) des fragments divers, des cendres, des charbons de bois et des tessons, car il s'agit là des matériaux utilisés dans le cas des « chaussées absorbantes » comme on a pu les observer pour la voirie en particulier à Mari

(cf. J.-Cl. Margueron, *Mari métropole de l'Euphrate, au III^e et au début du II^e millénaire av. J.-C.*, Paris, 2005, p. 142-145), mais qui existent partout dans les villes du domaine syro-mésopotamien. Il aurait été intéressant de pouvoir situer sur un plan l'emplacement de ces « tranchées » qui sont peut-être l'infrastructure d'une rue retrouvée au sud-ouest du site dans la partie érodée, par conséquent manquante, du plan du Palais A. En tout cas, que la technique des tranchées remplies d'une argile très dense ait été utilisée au même moment à Tuttub et à Mari me paraît d'un grand intérêt et méritait d'être signalé. Car n'oublions pas que les fondations font partie intégrante de tout édifice et qu'on ne peut comprendre celui-ci sans en connaître toutes les caractéristiques.

Cette question du traitement des fondations dans cet ouvrage a d'importantes répercussions, parce que l'absence de données précises sur celles-ci rend plus difficile l'évaluation d'un éventuel étage sur l'ensemble du bâtiment, question qui n'est pas du tout abordée : la reconstruction virtuelle en fait élimine cette possibilité, mais sans en discuter réellement. Pourtant divers indices doivent conduire à envisager sa présence.

Concernant la fonction de cour attribuée à l'espace E, il faut souligner l'absence complète de tout système d'évacuation des eaux de pluie dans ce secteur et, comme le plan ne montre aucune claire surélévation des seuils des portes tout autour de E, il est évident qu'en cas de fortes pluies toutes les pièces de l'unité devaient être inondées... Ce danger était prévu par les constructeurs du palais puisqu'une évacuation (sans doute par puisard ?) a été prévue dans la cour B. Son absence dans l'espace E implique qu'il ne s'agit en aucun cas d'une cour mais d'une pièce couverte. Il convient de ne jamais oublier que, dans ce pays, l'espace central d'une unité d'habitation bien structurée mais dépourvu de système d'évacuation ne peut pas être une cour à ciel ouvert et que sa sensibilité à l'eau régit toute l'architecture de brique crue. La structure de cette unité s'en trouve évidemment très différente et son fonctionnement aussi.

En second lieu quelques remarques concernant la nature et la fonction du palais A. Je ne suis pas sûr que le palais A de Tuttul réponde exactement au jugement porté par les auteurs quand ils écrivent (p. 2) qu'il est la construction la mieux connue de son espèce : la qualité de la fouille est une chose, l'interprétation du monument une autre. Avant d'introduire des remarques sur les comparaisons et les analyses suivies par les fouilleurs, précisons quelques-uns des traits essentiels de cet édifice.

Au total l'édifice palatial de Tuttul de la fin du III^e et du tout début du II^e millénaire se présente de façon fort simple : de 40,6 m sur 46 m (superficie 1 867 m²)

il est constitué de deux unités architecturales, l'une à espace central carré — env. 20 x 20 m, soit 400 m² —, l'autre à espace central allongé — env. 25 x 41 m, soit 1 025 m² —, réunies par une cour assurant à la fois les relations internes et le lien avec l'extérieur — env. 21 x 21 m, soit 440 m². La première constatation est qu'il s'agit d'un édifice de taille très modeste par rapport aux dimensions des autres grands palais de l'époque amorite comme ceux de Sinkashid à Uruk, Nur-Adad à Larsa, l'ancien palais d'Assur... (cf. tableau comparatif dans *Palais mésopotamiens*, pl. 373) ou celui de Mari avec 2,5 ha d'emprise au sol, soit 13 fois plus que celui de Tuttul ! D'autre part deux unités le composent alors qu'on en dénombre plus d'une douzaine à Mari, 7 ou 8 à Uruk, une dizaine à Assur et 5 à Larsa pour un plan incomplètement recouvert. Une telle différence relativise évidemment l'importance de l'édifice de Tuttul à l'intérieur de la série amorite.

Cependant, ce n'est pas la taille qui détermine la fonction générale, pas plus d'ailleurs que la forme architecturale, mais certains traits de l'organisation. C'est ce que je me suis efforcé de définir dans mon ouvrage sur les palais mésopotamiens — cité par les auteurs mais jamais utilisé — et dans un article récent consacré aux salles du trône que les auteurs n'ont sans doute pas eu l'occasion de connaître. Toutefois il est des identifications et des fonctions qu'il conviendrait d'abandonner depuis une trentaine d'années ; que les premiers fouilleurs du xx^e s., devant la rareté du matériel, aient pu se tromper ne doit pas étonner, mais que devant l'établissement de séries très claires, on ne modifie pas les erreurs anciennes est plus étonnant. C'est évidemment la question de la salle du trône qui est en jeu ici.

Le problème est né du plan adopté à la fin du III^e millénaire pour les appartements officiels des palais à quelques variantes près : une grande cour proche du carré est pourvue sur l'un des côtés d'une salle allongée accessible par une large ouverture centrée ; aux extrémités du mur opposé, des ouvertures conduisent à une grande salle très majestueuse qui peut atteindre 11 à 12 m de large et 25 m de long, parallèle à la première, sur laquelle donnent de petites dépendances étroites et allongées.

Si l'on résume les positions des fouilleurs de Tuttul, la première salle est considérée, selon la thèse traditionnelle, comme la salle du trône : le siège du roi aurait occupé le milieu du mur opposé face au porche d'entrée. La seconde salle est considérée comme une salle de fête. Il faut d'emblée souligner la difficulté d'un tel dispositif : le roi aurait été placé dans une position tout à fait défavorable avec la lumière venant face à lui, au risque de l'aveugler tandis qu'il lui

était impossible de voir, donc de surveiller ce qui se passait de part et d'autre de son trône : au total une position dangereuse et contraire aux objectifs d'une telle manifestation. Il paraît difficile aussi d'admettre que lors des cérémonies royales il était impossible de rejoindre la seconde salle, ce qui aurait été le cas du fait de la présence du roi, empêchant toute circulation entre la cour et la grande salle. Enfin, dernière objection : cette position est celle occupée par la statue divine dans les temples dits « babyloniens » : sans pouvoir développer ici cet aspect de la question, il paraît difficile d'admettre que le roi et le dieu pouvaient occuper indifféremment la même place dans des conditions strictement identiques...

De mon côté j'ai pu mettre en évidence, par une stricte analyse de toutes les occurrences et en m'appuyant sur la méthode sérielle (ni l'une ni l'autre de ces approches n'ont été mises en œuvre par les fouilleurs de Tuttul, pas plus qu'une autre méthode) que la première salle doit être considérée comme un vestibule, parfois occupé, comme à Mari, par la statue d'une divinité d'accueil chargée de conférer un certain degré de sacralité à l'ensemble officiel (sans en faire pour autant un temple divin), tandis que la seconde salle, la plus imposante, était occupée par un trône au milieu du petit côté opposé à l'entrée de la grande salle. Le Grand Palais Royal et le Petit Palais oriental de Mari mettent en évidence tout le matériel nécessaire pour cette organisation et l'application systématique aux autres palais de l'époque des dynasties amorites apparaît comme une solution logique.

Autre objection : dans les exemples sélectionnés par les auteurs, selon les cas — palais ou résidence — la première salle, toujours pourvue des mêmes caractéristiques, est désignée comme salle du trône ou comme vestibule : en l'absence de traits matériels déterminants il paraît difficile d'opter au coup par coup, selon l'idée que l'on se fait *a priori*. Dans l'interprétation que je propose, il s'agit dans tous les cas d'un vestibule qui peut à l'occasion abriter une divinité secondaire.

Finalement ce qui est en jeu ici c'est la définition du mot palais, que l'on ne saurait réduire à une simple grande maison, même si le vocabulaire des habitants du monde syro-mésopotamien nous apparaît imprécis en la matière : quel rapport avec le roi et les rituels royaux ? En réalité la question ne semble pas s'être posée pour les fouilleurs, évidemment parce que des ressemblances morphologiques s'imposaient avec les édifices de Mari : l'organisation de l'unité majeure avec sa dépendance (ici la salle R) de même nature que les deux dépendances associées aux deux salles du trône de Mari ; cette dernière est considérée par les fouilleurs de Tuttul comme une « *cella* » ; je peux

difficilement accepter ce terme et cette identification : Mari n'autorise pas à y reconnaître autre chose qu'une sorte de pièce mettant en valeur un culte dynastique peut-être associé à quelques rituels funéraires.

Or la fouille de l'édifice de Tuttul n'a donné aucun signe assuré que l'on soit en présence d'une salle du trône : aucune base ni dans la salle O évidemment (puisque ce n'est pas une salle du trône), ni en Q, aucun emplacement privilégié pour un rituel ; de plus l'accessibilité apparente de la salle Q par une seconde entrée SS/S sur le flanc ouest apparaît comme une anomalie absolue : aucune salle officielle, dans aucun des palais reconnus, ou même dans les grandes résidences, ne présente une entrée secondaire de ce type desservant pratiquement directement la salle la plus majestueuse. Sans pouvoir le démontrer avec la documentation livrée, je me demande s'il ne s'agirait pas d'une ouverture tardive, à dater de la phase 4 qui voit tant d'aménagements curieux dans cet édifice.

Mais le fait marquant réside dans la présence de ce caveau funéraire (quelles qu'en soient, selon les fouilleurs, les caractéristiques apparentes sur lesquelles je ne peux revenir ici). On se souvient qu'à Mari, l'impossibilité d'installer le caveau royal dans le Grand Palais Royal du fait du caractère sacré de celui-ci avait entraîné la construction du Petit Palais Oriental dont la première vocation était de contenir les

dépouilles royales. Est-ce qu'on ne peut pas imaginer que l'édifice de Tuttul — de dimensions très faibles, pour tout dire bien peu royales et bien peu adaptées à une tâche administrative — ait eu une fonction, sinon identique, du moins très voisine de celle du Petit Palais Oriental de Mari, c'est-à-dire celle d'un hypogée royal ? C'est, en l'état présent du dossier, la solution qui me paraît la plus raisonnable.

Le palais A de Tuttul ne serait donc pas un palais de plein exercice, tout en faisant partie, comme le second palais de Mari, du domaine royal. Mais alors, où se dressait le véritable palais de Tuttul ? Il est vraisemblable qu'il se trouvait ailleurs sur le site et, s'il n'a pas été retrouvé, c'est peut-être tout simplement parce que les trois quarts de la cité ont disparu sous l'effet de l'érosion : du plan circulaire originel, il reste à peine plus que le quart nord-ouest (cf. *Cités Invisibles*, à paraître en 2011).

La longueur de mes remarques est à la hauteur de l'intérêt que j'ai pris à la lecture de cette publication qui permet de préciser nombre de questions touchant à ce monument si important et si caractéristique du monde syro-mésopotamien qu'est le palais. Merci aux auteurs pour cette fouille, pour la qualité des informations et pour son compte rendu qui conduisent à poursuivre l'interrogation.

Jean-Claude MARGUERON

Daniele MORANDI-BONACOSSÌ (éd.), *Urban and Natural Landscapes of an Ancient Syrian Capital. Settlement and Environment at Tell Mishrifeh/Qatna and in Central-Western Syria (Proceedings of the International conference held in Udine, 9-11 Dec. 2004)*, Studi Archeologici su Qatna, SAQ I=Documents d'archéologie syrienne, XII, Udine, Università degli studi di Udine / Direction générale des antiquités et des musées de Syrie / Forum, 2007, 351 p., dessins, photogr. n/b, 3 pl. coul., ISBN : 978-88-8420-418-9.

Dans un Proche-Orient tourmenté, la Syrie demeure un pays où la recherche, nationale ou internationale, peut encore s'effectuer sans trop de perturbations. Il est donc normal (et réjouissant) de constater une fois de plus combien, en ces temps-ci, les travaux archéologiques, toutes périodes confondues, y progressent à grands pas. Un autre sujet de satisfaction est de voir paraître de temps à autre des ouvrages dont l'intérêt dépasse la moyenne, au sein du flot grandissant de publications dont la nécessité n'est pas toujours évidente. C'est donc un plaisir de souligner l'apparition de travaux utiles.

Les unes après les autres, les régions syriennes sont, depuis plus d'une trentaine d'années, l'objet de recherches fructueuses. Après un démarrage remarquable sur le moyen Euphrate, puis une convergence d'efforts — qui dure encore — dans le triangle du Khabor, c'est maintenant la Syrie centrale qui voit les missions se succéder. Il y a longtemps, la

mission italienne d'Ebla avait montré le chemin, mais elle demeurait un peu isolée. Aujourd'hui, c'est aussi la région de l'ancienne Qatna, entre Homs et Hama, qui attire les regards. Non loin de la vallée de l'Oronte, le site de Mishrifeh avait été l'objet des travaux de R. du Mesnil du Buisson dès 1924. Au tournant des années trente, ces recherches (conjuguées aux travaux pionniers des Danois à Hama et, dans une moindre mesure, des Français à Tell Nebi Mend), permettaient de souligner l'importance de la région aux âges du Bronze et du Fer. Quatre-vingt ans après R. du Mesnil du Buisson, les autorités syriennes, conscientes de l'importance du vaste tell de l'ancienne Qatna, s'engageaient dès 1994 dans une entreprise de longue haleine. Des expropriations massives libèrent bientôt la totalité du site. Mais, devant son ampleur même, les archéologues syriens surent faire appel fort sagement à la coopération internationale. La mission syrienne primitive fut bientôt rejointe par des